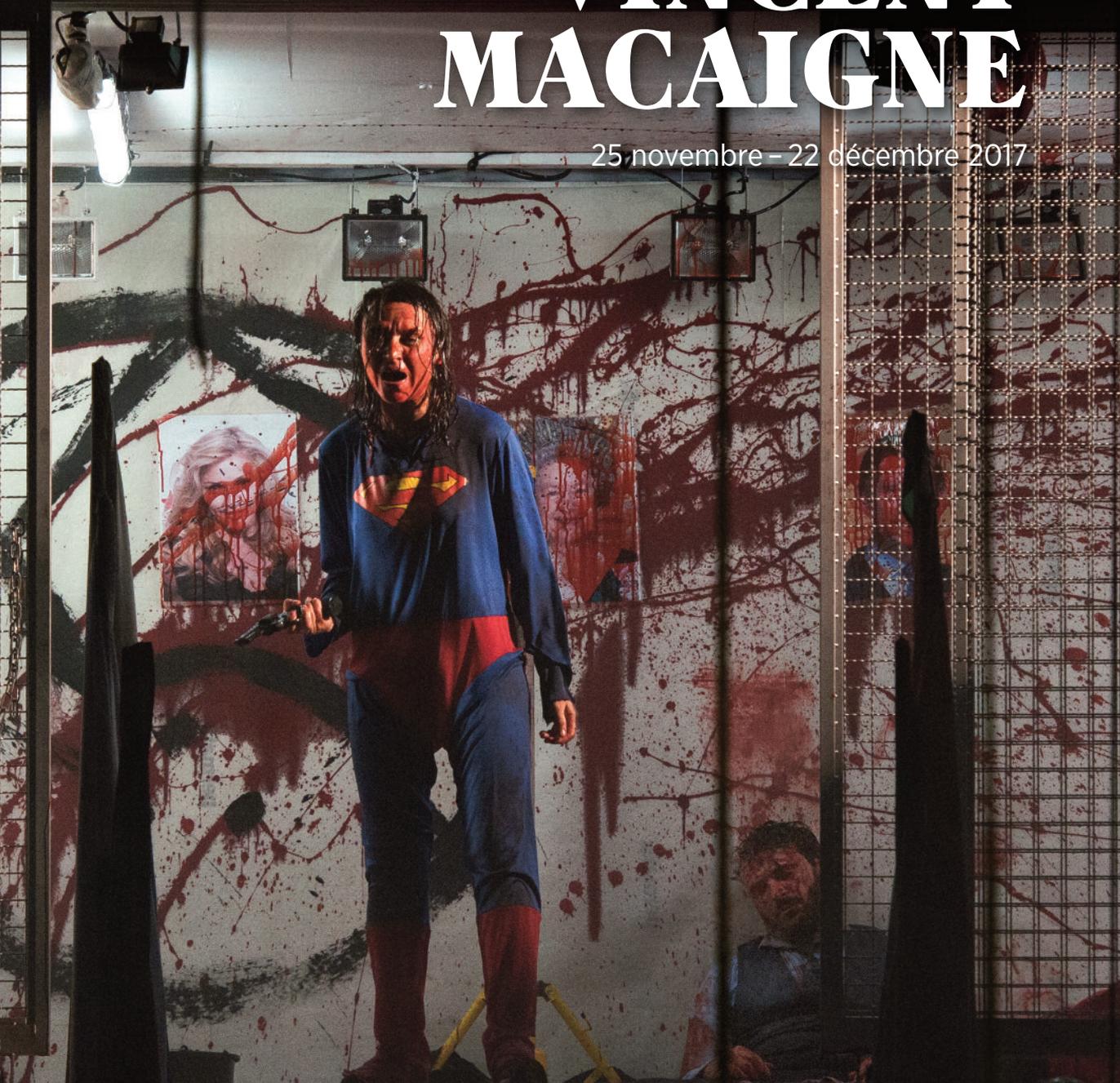


VINCENT MACAIGNE

25 novembre - 22 décembre 2017



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
46^e édition

NANTERRE

AMANDIERS

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL

la  illette

Théâtre
de la
Ville
PARIS

HORS LES MURS

Je suis un pays Comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée

Nanterre-Amandiers, centre dramatique national – 25 novembre au 8 décembre

Écriture, mise en scène, conception scénographique, visuelle et sonore, **Vincent Macaigne** // Avec Sharif Andoura, Thomas Blanchard, Candice Bouchet, Thibaut Evrard, Pauline Lorillard, Hedi Zada et les enfants Madeleine Andoura, Lila Poulet et Nina Béros (en alternance) // Scénographie, Julien Peissel // Accessoires, Lucie Basclat // Costumes, Camille Ait Allouache // Stagiaire costumes, Estelle Deniaud // Collaboration lumières, Matthieu Wilmar // Stagiaire lumières, Edith Bigaro // Collaboration son, Charlotte Constant // Collaboration vidéo, Oliver Vulliamy // Assistant mise en scène, Salou Sadras // Avec des compositions musicales de Nova Materia (Caroline Chaspoul, Eduardo Henriquez) // Construction des décors, Ateliers du Théâtre de Vidy, Lausanne // Administration Compagnie Friche 22.66 : AlterMachine – Camille Hakim Hashemi, Elisabeth Le Coënt

Production Théâtre de Vidy, Lausanne ; Compagnie Friche 22.66 // Coproduction Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris ; Théâtre National de Bretagne – CDN (Rennes) ; La Colline – théâtre national (Paris) ; Les Théâtres de la ville de Luxembourg ; Théâtre National de Strasbourg ; Holland Festival (Amsterdam) ; La Filature, Scène nationale (Mulhouse) ; TANDEM scène nationale (Arras-Douai) ; Théâtre de l'Archipel, scène nationale de Perpignan ; CDN Orléans/Loiret/Centre ; Bonlieu Scène nationale (Annecy) ; La Bâtie – Festival de Genève dans le cadre du soutien FEDER du programme Interreg France-Suisse 2014-2020 // Coréalisation Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de l'Adami // Avec le soutien en tournée de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture // Avec la participation artistique du Jeune théâtre national // Remerciements Théâtre de la Ville-Paris ; Le Parvis Scène Nationale Tarbes-Pyrénées ; Théâtre Ouvert – Centre National des Dramaturgies Contemporaines ; La Villette (Paris) // La compagnie Friche 22.66 est soutenue par la DGCA – Ministère de la Culture au titre de Compagnie nationale et par la Région Île-de-France. // Spectacle créé le 14 septembre 2017 au Théâtre de Vidy, Lausanne

Durée estimée : 3h30



Voilà ce que jamais je ne te dirai

Nanterre-Amandiers, centre dramatique national – 25 novembre au 8 décembre

Conception et texte, **Vincent Macaigne** // Performance, Sharif Andoura, Thomas Blanchard, Candice Bouchet, Thibaut Evrard, Pauline Lorillard, Hedi Zada // Participation vidéo, Matthieu Jaccard, Éric Vautrin

Durée estimée : 1h – Performance immersive parallèlement à *Je suis un pays*

En manque

La Villette, Grande Halle / Avec le Théâtre de la Ville – 14 au 22 décembre

Texte, mise en scène et scénographie, **Vincent Macaigne** // Avec Thibaut Evrard, Clara Lama-Schmit, Liza Lapert, Sofia Teillet, des figurants et des enfants // Collaboration scénographie, Julien Peissel // Lumières, Jean Huleu // Accessoires, Lucie Basclat // Son, Jonathan Cesaroni // Voix, Matthieu Jaccard // Construction des décors, Ateliers du Théâtre de Vidy, Lausanne // Régie générale, Sébastien Mathé // Assistant mise en scène, Salou Sadras // Administration Compagnie Friche 22.66 : AlterMachine – Camille Hakim Hashemi, Elisabeth Le Coënt

Production Théâtre de Vidy, Lausanne ; Compagnie Friche 22.66 // Coproduction TANDEM scène nationale (Arras-Douai) ; Holland Festival (Amsterdam) ; Théâtre de la Ville-Paris ; La Villette (Paris) // Coréalisation La Villette (Paris) ; Théâtre de la Ville-Paris // Avec la participation artistique du Jeune théâtre national // La compagnie Friche 22.66 est soutenue par la DGCA – Ministère de la Culture au titre de Compagnie nationale. // Spectacle créé le 13 décembre 2016 au Théâtre de Vidy, Lausanne

Durée : 1h45

En partenariat avec France Inter, Arte, Libération, Télérama, Mouvement, Les Inrocks.com, TroisCouleurs



La 46^e édition du Festival d'Automne à Paris est dédiée à la mémoire de Pierre Bergé.

www.festival-automne.com – 01 53 45 17 17 | www.nanterre-amandiers.com – 01 46 14 70 00

www.lavillette.com – 01 40 03 75 75 | www.theatredelaville-paris.com – 01 42 74 22 77

Partenaires média

du Festival d'Automne à Paris



« Cette chose-là qui, on le sent, va arriver. »

Entretien avec Vincent Macaigne



En manque comme *Je suis un pays* sont, dites-vous, des spectacles d'« avant-guerre »...

Oui, malheureusement, j'ai l'impression que nous sommes devant de grands changements, peut-être positifs, mais aussi de grands troubles – mais nous ne savons pas encore ce que seront les changements positifs, ni les grands troubles. Je me disais ça récemment : il y a eu de grands metteurs en scène d'après-guerre, on a été élevés avec les œuvres de grands artistes qui regardaient une catastrophe, qui faisaient le point sur cette chose-là. *La Montagne magique* de Thomas Mann est en ce sens un roman ultime, puisque c'est un roman sur l'avant-guerre qui a été fait après-guerre... Et en ce moment, j'ai l'impression que mon travail devient un travail d'« avant-guerre », comme d'avant une catastrophe. Il y a une espèce d'affolement dans mon travail, de grotesque ou même d'hystérie, des choses presque adolescentes, parce qu'il y a cette chose-là qui, on le sent, va arriver...

Vous avez présenté *En manque* à la Ménagerie de verre en 2012. Quel est le point commun entre la performance de l'époque et le spectacle d'aujourd'hui ?

À l'origine, la Ménagerie de verre m'avait commandé une pièce de danse. Avec les danseurs, petit à petit, j'ai créé un spectacle qui était autour de l'angoisse ou de la solitude. Le *En manque* d'aujourd'hui n'est pas

du tout une re-création, mais un nouveau spectacle. Au début, l'idée était bien de répéter pendant deux semaines pour reprendre le spectacle de la Ménagerie de verre. Mais en voyant les acteurs, leur énergie, et en entendant ce que j'entendais du monde, il m'est apparu comme une nécessité d'inventer quelque chose qui était comme une sorte d'écho à ce que je ressentais : pas un écho politique au sens « social », bête et méchant, mais un écho poétique. C'est pour cela que ça continue à évoluer en permanence et que ce sera tout le temps le cas, comme avec tous mes spectacles : rien n'est jamais figé en soi dans mon travail, mais aujourd'hui ça l'est moins que jamais. La reprise à Paris va être à nouveau comme une vraie re-création. On a créé le spectacle dans une salle toute petite, et on va se retrouver dans une très grande salle, ce qui me terrifie et en même temps me paraît assez intéressant. Cela permet d'avoir des rapports au public différents, cela laisse plus d'ouverture, de respiration.

Dans *En manque*, il est question d'une fondation qui contiendrait toutes les œuvres de l'histoire de l'art occidental. D'où cette idée vous est-elle venue ?

Bon, le spectacle ne parle pas du tout de ça, mais disons que tout est parti d'une espèce de petit clin d'œil. Je trouvais drôle l'idée de quelqu'un qui aurait tellement défiscalisé que le pays et l'Europe finiraient par tomber. Et tout ça pour l'art. Cette personne s'est construite, elle a eu un rêve, ce rêve s'est dérégulé, et la nouvelle génération qui arrive ne comprend pas du tout ce qu'elle a mis en place... Je trouvais ça plus tragique, et plus intéressant, de montrer cette femme qui a dilapidé la fortune de l'Europe comme quelqu'un qui a eu un projet, qui a voulu soutenir un espoir, que d'en faire une grande méchante. Et elle accepte quand même de mourir, pendant le spectacle : l'acceptation de disparaître, c'est quelque chose qui est important pour moi. Il y a aussi l'idée, qui m'intéresse beaucoup en ce moment, de travailler à ce qui pourrait être une archéologie de notre monde contemporain. *En manque* est ainsi un spectacle sur l'archéologie d'une fondation. Ne plus être sur les débris du monde d'avant, mais sur ceux de notre monde de maintenant. Que sera la Fondation Vuitton dans deux cents ans ? Que va-t-il rester de notre propre imaginaire culturel ?



D'autant que le nombre d'artistes n'a jamais été aussi important qu'aujourd'hui...

Je pense que maintenant, on est vraiment à une ère du remix, où l'artiste agit comme un DJ. Même certains grands artistes sont là-dedans... Dans l'histoire de l'art, on a délaissé l'idée des beaux-arts, la reproduction classique, et en même temps, on a remis tout le monde dans des cadres. C'est assez étrange, ce mouvement parallèle : on a recréé des cadres en disant que c'était la liberté. Je pense qu'au final, il y a là-dedans un petit truc médiocre. On est en train d'arriver à l'ère du directeur artistique. Je préférerais toujours être un mauvais artiste qu'un bon directeur artistique. Il ne faut jamais renoncer à l'idée de la recherche en art. Ou, plus important encore, à la recherche médicale et scientifique. Il faut faire attention à la manière dont on regarde les talents et les cerveaux qu'on a, à ne pas abandonner la recherche à des entreprises privées. La désintégration de cet espoir-là est un vrai danger. Ça peut ressembler à de la science-fiction, mais c'est la vérité de notre époque.

Revenons à *En manque* : comment, à partir de ce point de départ, avez-vous ensuite construit votre pièce ?

Je m'interroge sur des choses, j'ai des sensations, et j'essaie ensuite de raconter, plus ou moins bien, avec les outils que je peux avoir, ce que je veux essayer de dire. Mais d'une manière assez « humble » : si le spectacle change tous les soirs, c'est parce que je me dis que ce n'est pas encore ça, que la structure n'est pas parfaite à mes yeux : je dois donc réécrire, pour trouver la meilleure forme. C'est aussi parce que le monde bouge tellement qu'il est quand même extrêmement difficile de s'arrêter, de figer les choses. Et puis, chaque soir, les réactions des spectateurs transforment tellement mes spectacles – l'écoute ou la non-écoute, le fait qu'ils rigolent ou non, tout cela change énormément la représentation...

Vous aimez aussi faire participer les spectateurs – je pense à ce moment du spectacle où le public est invité à monter sur scène pour danser...

Oui, j'aime bien faire ça – mais surtout pas d'une manière « Club Med » ! Parce que ça trouve l'espace-temps du spectacle. Et puis c'est une façon de laver le rapport que les gens ont au théâtre, de leur rappeler mon propre rapport au théâtre. De trouver le rapport au public le plus honnête possible. Et puis, ça laisse des plages où les gens peuvent s'en aller [sourire].

Dans *Je suis un pays*, votre nouveau spectacle, un second public (qui fait l'objet d'une billetterie

séparée) sera invité à monter sur scène pour assister à *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, performance indépendante et intégrée à *Je suis un pays*...

J'aime l'idée de cette superposition d'univers, de ramener d'autres spectateurs, qui arrivent là un peu comme des martiens ; d'offrir à certains cette possibilité d'être à la fois spectateurs et partie prenante de ce monde-là. C'est vraiment comme une expérience...

Pour ce spectacle, vous êtes revenu à un texte de votre adolescence, *Friche 22.66* : à quoi tient ce désir rétrospectif ?

En relisant ce texte, parfois très naïf, j'y ai trouvé une sorte de peur, le sentiment d'un monde en train d'exploser : cette perception du jeune homme que j'ai été m'a étonné, et je me suis dit que ça racontait quelque chose. Ce n'est pas vraiment rétrospectif, ce n'est pas non plus de la nostalgie, plutôt l'envie de me réinterroger sur cette espèce d'inquiétude qui était la mienne adolescent. Il y a dans *Friche 22.66* des choses entre autres d'*Ubu roi*, de *Richard III* ou d'*Arturo Ui* : c'est l'histoire d'un dictateur qui prend le pouvoir, il y a des rois, des reines, une sorte d'univers d'apocalypse, un côté un peu grand-guignol aussi, l'idée d'un monde burlesque... C'est aussi une façon de me critiquer un peu moi-même, et de critiquer mes contemporains : ça parle de notre incrédulité face à des choses dont on pense qu'elles sont impossibles, mais qui, pourtant, arrivent... Je n'ai surtout pas envie de donner des leçons, mais plutôt de m'amuser avec ça, d'éclairer ce qui m'entoure de manière assez instinctive.

Peut-on d'une manière ou d'une autre résumer l'« histoire » de *Je suis un pays* ?

Pas vraiment. Disons qu'il est question d'un monde qui est en train de s'éteindre et de gens qui essaient de le sauver, mais qui le sauvent d'une manière naïve, parfois bête et drôle : une assemblée comme celles de l'ONU ou du G20 par exemple, avec tous leurs espoirs et leurs contradictions, burlesques et kafkaïennes... Les histoires, pour moi, sont un peu une excuse pour parler d'autre chose, de plus profond.

Est-ce Ulrich von Sidow, le jeune artiste contemporain de cet autre « spectacle dans le spectacle », *Voilà ce que jamais je ne te dirai*, qui va sauver le monde de *Je suis un pays* ?

Il va en tout cas essayer de faire quelque chose pour réveiller les gens. Mais petit à petit, toute action dans ce spectacle va devenir vaine. Comment tenter ? Là est la question... Ce sera un spectacle, à mon avis, sur quelque chose qui avance dans le ratage, mais pas forcément d'une manière triste.

Le groupe, le collectif, est-ce un moteur pour vous ?

Disons qu'un spectacle n'est pas fini tant que je pense que je n'ai pas encore convaincu le groupe d'acteurs. L'enjeu est d'être totalement convaincu de quelque chose pour pouvoir ensuite convaincre le groupe de spectateurs : c'est la chose la plus importante pour moi. Cela demande beaucoup de temps et de travail, il y a tout le temps des ratés, c'est pour ça que je suis obligé de retravailler souvent. Mais quand le groupe est totalement convaincu de quelque chose, tout d'un coup le spectacle devient gracieux. Il cesse d'être un énième événement culturel, et devient une expérience.

Vous ne cessez de faire des choses, d'aller et venir entre le cinéma et le théâtre... Qu'est-ce qui motive votre envie de passer d'un domaine à l'autre ?

Je ne suis pas sûr de faire du théâtre à vie, je ne sais pas si je referai un autre spectacle après ça... Parce que j'ai encore envie de faire plein de choses : des installations, de l'art contemporain, du cinéma... Ce qui est sûr, c'est que mes différentes activités se répondent les unes avec les autres, et qu'elles me permettent de survivre aux unes et aux autres.

Fin octobre est sorti au cinéma votre premier long-métrage, *Pour le réconfort*, présenté au Festival de Cannes par l'ACID (Association du cinéma indépendant pour sa diffusion) : de quelle manière ce film répond-il à *En manque* et *Je suis un pays* ?

Pour le réconfort – qui s'inspire de *La Cerisaie* de Tchekhov – constitue presque, avec *En manque* et *Je suis un pays*, une trilogie. Le film parle d'un choc entre des couches sociales et essaie de dessiner, avec humour, les tensions de la France. J'ai aussi voulu filmer les acteurs qui m'accompagnent depuis toujours. J'ai fait ce film sur un coup de tête, en dix jours, au caméscope avec très peu d'argent. Mais j'ai essayé d'en faire le film le plus abouti possible avec les moyens que j'avais. J'ai voulu qu'il garde, comme mes spectacles, une efficacité, une drôlerie, pour qu'il puisse être le plus universel possible.

Vous avez déclaré un jour que l'art devait servir à « faire entendre le monde »...

Plutôt à faire entendre quelque chose qu'on entend ou qu'on a entendu du monde.

Le monde d'aujourd'hui, tel que vous disiez tout à l'heure le percevoir, serait donc en état d'« avant-guerre » ?

On a été élevé dans un monde d'après-guerre. On a étudié des metteurs en scène d'après-guerre, on a lu des romans, vu des films de gens d'après-guerre.

On est rempli de choses qui sont déjà comme des membres morts de notre propre culture. Ce que je dis n'est pas péjoratif par rapport au travail des autres, mais, oui, je me rends compte petit à petit que j'ai été élevé dans cette chose-là. Mais l'avenir, c'est autre chose. Il va falloir qu'on réussisse à créer du mouvement un peu ailleurs. C'est notre responsabilité. Si on était normaux, on devrait tout arrêter, se réunir, réfléchir et parler ensemble, et essayer de reconstruire un système, un truc vraiment puissant. Ce qui est triste, c'est que tout le monde ou presque est d'accord là-dessus. On ne fait rien pour l'instant, mais je sens que ça arrive. Le geste artistique, maintenant, ce devrait être de créer des lieux, physiques et numériques, et de nouveaux systèmes.

Propos recueillis par David Sanson

Avril 2017

Vincent Macaigne

Né en 1978, Vincent Macaigne entre au Conservatoire national supérieur de Paris en 1999. Il monte *Friche 22.66*, sa première pièce, en 2004, puis *Requiem 3*, une première version de *L'Idiot*, et *Au moins j'aurais laissé un beau cadavre* au Festival d'Avignon en 2011. En 2012, il est en résidence à la Ménagerie de verre à Paris où il présente *En manque*. Il fait également des mises en scène à l'étranger, au Chili et au Brésil entre autres. En 2014, il crée *Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer* d'après Dostoïevski, puis *En manque* en décembre 2016. Comme réalisateur, il gagne plusieurs prix pour son premier moyen-métrage et adapte *Dom Juan* avec la troupe de la Comédie Française. Au cinéma, comme acteur, on le retrouve notamment dans *Tonnerre* de Guillaume Brac, *La Bataille de Sol-férino* de Justine Triet, *La Fille du 14 juillet* d'Antonin Peretjatko, *Tristesse Club* de Vincent Mariette, *La Loi de la Jungle* de Antonin Peretjako ou encore récemment dans *Chien* de Samuel Benchetrit et dans *Le Sens de la fête* d'Éric Tolédano et Olivier Nakache. Son premier long-métrage, *Pour le réconfort*, est sorti au cinéma le 25 octobre 2017 après avoir été sélectionné au Festival de Cannes à l'ACID.

Vincent Macaigne au Festival d'Automne à Paris

2014 : *Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer*
(Théâtre de la Ville, Nanterre-Amandiers)

Ci-contre et couverture : *Je suis un pays* © Mathilda Olmi
(couverture : Pauline Lorillard / page 7 : Sharif Andoura)



Le Monde
W E E K • E N D

CHAQUE VENDREDI EN KIOSQUE



LEMONDE.FR/M-LE-MAG